Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

1 | 1998

La protection de l'enfance : regards

Sémaphores

Dominique Pors

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/23>

DOI : 10.4000/rhei.23

ISBN : 978-2-7535-1638-0

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1998

Pagination : 181-188

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Dominique Pors, « Sémaphores », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 1 | 1998, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 04 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/23> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.23>

Sémaphores

**Dominique
Pors**⁽¹⁾

(1) Chef de service
éducatif à la Protection
judiciaire de la jeunesse.

L'incitation du site en soi

« *Ils n'ont qu'à rouvrir carrément Belle-Île !* ». Cette exclamation sur le ton de la boutade, nous l'avons souvent entendue toutes ces années. Histoire de renvoyer la balle à ceux qui, avec une régularité de métro-nome, s'emploient à récuser l'espace éducatif pour une approche sécuritaire des problèmes qui nous occupent.

Dans un contexte où, « *la misère matérielle et morale découlant de la crise* », des millions d'entre nous sont directement concernés, plusieurs n'ont pas attendu les officiants pour inventer toutes les stratégies possibles pour survivre. Ou en finir.

Les jeunes sont sur la première ligne. Ils posent le problème à leur façon. Ils constituent, par la Justice interposée, notre légitimité.

Ces symptômes d'une réalité critique, d'aucuns, carrément, voudraient bien en faire une affaire rondement menée ; qui tourne, en somme.

Alors, cette boutade ?

C'est comme on pousse un raisonnement jusqu'au bout pour mettre en évidence ce à quoi il mène et ce qu'il sous-tend. Comme on montre, à qui annonce à la cantonade bien cerner et fermement délimiter un problème, ce qu'il comporte de galeries souterraines et troubles.

Alors, Belle-Île ?

Feu l'IPES, à quelques encablures d'ici, vient spontanément dans le langage courant comme une métaphore.

Celle de la propension, du geste, de la pulsion à éloigner et fermement encadrer les jeunes qui dérangent. Modèle architectonique visible ou invisible mais toujours prêt à ressortir et resservir sous divers avatars.

Aujourd'hui, par exemple, où les lieux de ban parlent en verlan.

Alors, cette histoire de l'IPES de Belle-Île-en-Mer, c'est quoi ?

Une relation séculaire avec la Justice pour mineurs et plus précisément 32 ans d'une gageure éducative (1945-1977).

Cet épisode, on l'a vu, n'est pas tombé dans les oubliettes de la tradition orale. Mais, par contre, rien n'est fait sur l'histoire de cette dernière période.

Pourquoi ? Plus d'un millier de personnes pourtant y ont passé deux ou trois ans de leur adolescence et en sont restées marquées.

Nous avons décidé de cartographier cette histoire, à la rencontre de témoins et des archives disponibles.

Mais derrière cette question, il y a eu aussi l'effet de site, en soi. Se rendre dans l'île, monter au site, y marcher, en prendre corporellement la mesure et entendre sourdre l'étrange clameur des lieux d'enfermement ne laisse pas indifférent.

Comme le son de la Corne de brume quand l'espace se bouche.

« *Étant donné un mur, qu'y a-t-il derrière ?* »

Réduire au silence les fauteurs de trouble, nous le savons, c'est une façon de "mettre au mitard" (il n'a été supprimé qu'en 1974 à l'IPES de Belle-Île) la question de l'humiliation et du mépris. Et sachant aussi qu'elle est la cause même des troubles en question, on voit bien le triangle infernal se placer dans le cercle...

Ils sont nombreux à avoir pointé le doigt sur cette affaire.

Citons-en quelques-uns de ces "horribles travailleurs" qu'appelait de ses vœux Rimbaud dans la *Saison en Enfer* : Foucault, Genet, Deleuze, Levinas, Bourdieu ou Derrida, par exemple...

Nous savons, avec eux, que poser cette question, c'est aussi se poser par rapport à la réalité qu'elle soulève.

Que l'impérieuse nécessité de la mettre en jeu comporte quelque chose d'énigmatique. Et qu'il faut dire que l'énigme s'impose quand, aux avant-postes ou aux frontières, elle est portée par des visages.

C'est pourquoi, envisager la question de la jeunesse délinquante de notre point de vue professionnel, qui est un point de rencontre, si fugi-

tif qu'il soit, nous oblige de façon irréprensible.

À dire, par exemple, que malgré la belle avancée de la technologie en matière d'écrans ou d'anesthésie, contre les fausses fenêtres, on se cogne.

L'IPES a connu une singulière longévité. Sa fonction dans les représentations sociales d'alors arrangeait beaucoup de monde. Comme on peut s'arranger de l'"angle mort" en matière de conduite.

En effet, dans le regard des gens alentour, les jeunes de là resteront jusqu'au bout "les colons" et les éducateurs "des gardiens", envers et contre tout : le changement de la loi dès 1945, la révolution des mœurs déclenchée en 1968 par les jeunes, justement, et l'apport de Jimmy Hendrix dans *Hey Joe*...

Notre opuscule est un pense-bête visant à rendre une visibilité à la mémoire et à la signification d'un tel lieu.

Pourquoi regretter que les murs ne parlent pas (et pourtant), quand cela arrange bien, au fond, et s'enfermer dans une aporie de circonstance, qui se résout d'elle-même si l'on rend la parole à ceux qui n'attendent que cela. Ayant peut-être, et pour cause, perdu l'audace de la prendre.

Alors, "Étant donné un mur, qui y a-t-il derrière?"

Les poètes ne posent-ils pas de bonnes questions dans le domaine qui nous occupe?

Ces "cavaliers de l'orage".

Se faire la Belle

Nous avons dû nous limiter à douze rencontres parmi les nombreux témoins qui voulaient parler de leur expérience. Six d'entre eux pour avoir été placés à Belle-Île, les six autres pour y avoir travaillé.

Le contrat était que leur parole viendrait en contrepoint des archives écrites (politiques, administratives, municipales, journalistiques).

Ainsi sont-ils devenus coauteurs de l'opuscule et nous, témoins de leurs récits. Par cette entremise, les choses peu à peu se mettaient à leur place en rappelant que la légitimité de l'institution, quoi qu'elle dise ou taise, "tient à eux". Que leur voix au chapitre (ici du livre) la questionne et la subvertit. Qu'ils détiennent l'intelligence de leur situation et, à

IPES de Belle-Île-en-Mer
site de Bruté
rassemblement
[1955, archives
CNFE-PJJ]

IPES de Belle-Île-en-Mer
travaux de la section marine
[1955, archives CNFE-PJJ]

**Maison d'éducation surveillée
de Belle-Île-en-Mer
service du repas au carré des officiers**
[Henri Manuel, 1930]

**Maison d'éducation surveillée
de Belle-Île-en-Mer
travail à la conserverie**
[Henri Manuel, 1930]

leur insu (?), la clé, pour peu que l'on ne la leur confisque pas au nom d'un prétendu savoir... Tant de temps pourtant n'était consacré qu'à ça.

Les uns et les autres nous ont dit avoir été "marqués" par leur passage là-bas. Et c'est en direct que s'élaborait un autre enjeu de notre démarche : passer de la "marque" intérieure à un "tracé" extérieur destiné à publication.

Nous avons dû à plusieurs reprises rappeler la modestie de notre entreprise, passer en *off* et ponctuer.

Plusieurs ont "remercié" que nous fassions ce travail et d'être venus les écouter. Ils ont demandé à revenir car, disaient-ils, « *des choses leur revenaient* » en parlant.

Nous étions renvoyés à des limites et à une déontologie.

Tous semblaient dans leur effort et à travers leur émoi conquérir, par fulgurances, comme un espace. Espace de réhabilitation, après coup, dans leur dignité d'êtres parlants et à l'adresse, en l'occurrence, de l'administration qui les avait pris en charge adolescents ?

Tous ont parlé d'une épreuve de vie, passée dans un rapport de force omniprésent avec les adultes et entre jeunes. L'un souligne avoir vécu là-bas "l'humiliation" et s'être formé "à l'école de la délinquance". « *Il faudra leur dire* ». C'est fait.

« *Il y avait heureusement, par-ci, par-là, quelques rares oasis pour échapper à l'autorité qui a toujours raison.* »

Beaucoup en rêvent encore aujourd'hui de cette expérience adolescente. Et non seulement elle les laisse souvent songeurs mais les fascine encore comme s'il fallait toujours "se faire la belle".

« *M'évader de l'écharde de ma chair.* »

Certains y sont retournés longtemps après, seuls ou avec leurs proches, et disent l'irrépressible émotion de se retrouver là, libres.

« *J'ai mis 35 ans avant d'y remettre les pieds. On appréhende toujours un peu.* »

« *À la sortie, rien n'était réglé.* »

Le papier en poche, ce fameux diplôme comme un sauf-conduit permettait juste de pouvoir gagner sa vie et se "sortir de là".

« *Mais s'en sortir ? C'est une autre histoire...* »

Entre les témoignages des personnels et ceux des personnes qui

étaient à l'époque prises en charge à l'IPES, un dénominateur commun est ressorti : le sentiment partagé d'un malaise. À coefficient et à titres divers, mais que l'on pourrait, dans les deux positions, définir par celui de l'apprentissage forcé d'un "grand écart".

Ce même sentiment de décalage et de contradiction était consigné aussi dans quelques bilans de l'archive administrative (contraintes de l'insularité, relations avec l'environnement, etc...), mais il a surtout suscité évasions (1964) et révoltes, celle de 1948 notamment, qui fit grand bruit.

À travers ces paroles de témoins et les quelques archives disponibles (en 1959, des jeunes "y avaient mis le feu", « *pour ne pas laisser de traces là-dedans* », d'autres ont disparu), nous imaginons ces jeunes et ces adultes confrontés à la quadrature du cercle.

C'est de cette violence-là que suinte l'IPES de Belle-Île-en-Mer.

Un jet de dés vifs dans l'angle mort

Notre équipée historienne, pour l'occasion, avait bien circonscrit son objet, dans l'espace et dans le temps. Il se présentait de façon somme toute rassurante à près de 20 ans et quelques miles marins de distance.

Nous ne doutions pas que l'histoire en question rencontrerait le présent, mais peut-être pas à ce point.

La rencontre directe avec les témoins nous a menés à la croisée de plusieurs temporalités.

L'île, du coup, en devenait un archipel dont la configuration se formait au fil du temps et de l'agencement du texte dans une surprenante concordance des temps.

L'histoire d'un lieu est devenue, par là, le travail de la mémoire de ceux pour qui elle reste un singulier lieu de mémoire dans leur histoire de vie. Même si, d'évidence, tout cela renvoyait à un passé antérieur, celui qui avait donné lieu à ce qu'ils soient un jour débarqués là.

Et ce fut une sorte de jet de dés vifs dans l'angle mort, dont l'enjeu semblait précieux. Et l'IPES en question a éclaté dans une mémoire en archipel. En prenant la parole du côté de sa face cachée.

Ainsi avons-nous rouvert Belle-Ile.

Nous avons touché du doigt un leurre. Que certains s'emploient avec

zèle à en renforcer, aujourd'hui, l'architectonique nous ramène à notre point de départ.

Nous revenons, après ce détour, à l'exercice de nos métiers malmenés. Une question vient à notre réalité de citoyen ordinaire : « *d'où vient la menace ?* » ou « *pourquoi une parole qui se lèverait de l'angle mort savamment entretenu fait si peur, dès qu'elle se met à bouger ?* »

Et si c'était un bon angle d'attaque ?

« *Par gros temps, on ne peut rejoindre le continent, que par le Passage, redouté, de la Teignoussé.* » [Guide touristique]

Nous y avons trouvé un sémaphore.